ADA la CUBAINE

2ÈME. PARTIE—LE CHATIMENT

CHAPITRE 1ER. — L'INSURRECTION

(Suite)

C'est une étrange destinée que celle de cette ile de Cuba ; véritable paradis terrestre où le sol se couvre des plus riches produits, à la moindre culture de l'homme, où tout semble concourir au parfait bonheur de l'homme et qui par un singulier contraste a été le théâtre des luttes les plus sanglantes, des barbaries sans nom ; où le génie humain semble s'être plu à entasser cruautés sur cruautés et à faire d'une ile destinée au bonheur un véritable enfer.

Pour bien comprendre les causes de cet état si cruel il convient de considérer non seulement les deux antagonistes en présence mais aussi les conditions de la lutte.

La responsabilité des fonctionnaires espagnols dans les révoltes successives ne peut être mise en doute : leur rapacité, leur arrogance, leur venalité, leur mépris de toute justice explique amplement la haine que leur ont voué ies Cubains.

Pressuré, molesté, ce peuple chez qui le sang castillan subsiste sous forme d'un fierté des plus chatouilleuses, a demandé à la lutte le moyen de s'affranchir de ses tyrans et l'on ne peut l'en blâmer, mais ils ont entrainé avec eux dans la lutte, toute une population de nègres, dont la plupart n'ont vu dans la révolte qu'une occasions favorable pour piller et ravager. La présence de ces alliés explique les excès commis, excès d'autant plus regrettables qu'ils ont justifié des représailles terribles.

Au moment où nous reprenons notre récit, les mêmes causes avaient produit les mêmes résultats ; l'Espagne n'avait pas tenu parole, le mecontentement général éclata sur un signal envoye par la junte Cubaine à New York et le 24 mai 1895 l'insurrection soulevait dans les provinces de Sautiage, Matanzas et Santa Dora.

Le 2 mars le gouvernement général, Calleja proclama la loi martiale dans deux de ces provinces et fit emprisonner daus la prison Cabanas à la Havane plusieurs citoyens importants soupconnés d'être favorables à la rébellion.

Antonio devait être parmi ces premières victimes mais prévenu à temps il avait reuni tous ses nègres et était allé rejoindre les insurgés ; Ada l'avait suivi, sa haine n'avait pas désarmé et son expérience de la lutte passée en faisait une auxiliaire précieuse pour les cubains.

Ce fut tout d'abord dans les environs de Santiago de Cuba que sur l'ordre de Marti, président de la Junte Cubaine à New York, Antonio, se dirigea avec sa troupe.

Sa vaillance, son intelligence, son sang-froid en firent bien vite un des chefs les plus écoutés et les plus aimés.

Nous ne le suivrons pas dans le cours de ses opérations, une telle étude nous entrainerait en dehors des limites de notre récit ; nous laisserons de côté les luttes innombrables qu'ils soutint deux ans durant avec un courage qui ne se démentit point et un bonheur qu'il dut en grande partie à ses réelles qualités.

Afin de combattre plus efficacement la rébellion, et la localiser dans la partie Sud-Est de l'ile, le général Weyler avait imaginé de faire construire une sorte de tranchée, connne sous le nom de "trocha" qui coupait l'île du Nord au Sud, et pour en assurer la surveillance il fit élever à des distances assez rapprochées des postes fortifiés occupés par des garnisons plus ou moins importantes.

Dès lors tous les efforts des Cubains tendirent à forcer la trocha en des points sans cesse différents, et à surprendre les détachements espagnols qui la défendaient.

Le 7 décembre 1896, un parti de Cubains commandé par Antonio Maceo, et N. Gomez, le fils du général, et dont faisait partie Antonio Alvarez, entreprit de forcer la trocha près de Mariel.

Profitant de la chaleur accablante du jour, les insurgés cernèrent le bastion fortifié qui barrait la route.

La lutte fut terrible ; à l'abri de chaque ondulation du sol les insurgés s'avançaient en rampant, ne tirant qu'à coup sûr.

Mais les Espagnols prévenus par des traîtres, avaient pu rassembler sur ce point des forces considérables et profitant de leur supériorité numérique ils effectuèrent un mouvement tournant, de façon à envelopper leurs adversaires.

Lorsque ceux-ci se virent cernés, comprenant que tout espoir était perdu, ils se battirent avec une rage terrible.

Ils se précipitèrent sur les Espagnols, le " machete " à la main, arme terrible qu'ils manœuvraient d'une façon particulièrement habile. Il faudrait un Homère pour raconter dignement les hauts faits, les prouesses de ces hommes fanatisés par le noble amour de la liberté ; frappés à mort, ils se relevaient pour lancer comme un dernier défi avant d'expirer, le cri de leur foi :

" Vive Cuba libre ! "

Antonio Gomez tomba et sur son corps la lutte se fit plus ardente, plus désespérée. Maceo à son tour succomba après des prodiges de valeur, et la lutte se continua jusqu'à l'extinction complète de tous les insurgés.

Resté seul debout, Antonio couvert de sang résistait encore, vivante image de sa patrie qui agonisante, saignant de toutes parts, n'en continuait pas moins son glorieux combat.

Frappé d'admiration, en présence de tant de courage, un jeune officier espagnol, qui s'était distingué dès le début par sa bravoure, arrêta le feu, et le somma de se rendre.

Pour toute réponse Antonio marcha droit sur lui brandissant son machete et alors commença entre ces deux hommes, un de ces combats singuliers qui étaient la gloire des luttes d'autrefois.

D'un commun accord, les soldats restaient spectateurs impassibles, admirant l'adresse, l'énergie des deux adversaires, mais la lutte n'était point égale ; Antonio blessé, perdait son sang, et chacun de ses efforts diminuait ses forces, son bras ne parait plus qu'avec peine les coups que lui portait son antagoniste, et dans une dernière riposte tandis qu'échappant au fer de l'Espagnol, il se précipitait sur lui pour l'étreindre et en finir, son machete lui échappa et ses muscles trahissant sa volonté, il tomba évanoui sur le sol.

Lorsqu'il rouvrit les yeux il se vit étendu sur un lit dans une hacienda inconnue ; une femme, veillait dans la chambre, qui s'approcha ausssitôt et d'une voix pleine de compassion :

" Dieu soit loué, Senor Caballero, de n'avoir point voulu priver notre sainte cause d'un si noble défenseur, mais par grâce, aidez-moi à vous rendre la santé en écartant de votre esprit, toute sombre pensée ! "

Et comme, les yeux du blessé incapable encore de parler, semblaient l'interroger, elle reprit :

" Vous voulez savoir comment il se fait que vous soyez vivant ? Ecoutez-moi ; mais promettez-moi de ne point bouger.

" Vous devez la vie à votre adversaire ce gentilhomme espagnol avec qui vous luttâtes.

" Plein d'admiration pour votre vaillance, après avoir ramené ses troupes, il profita des ténèbres de la nuit pour venir vous chercher sur le champ de bataille où vous étiez tombé, et vous fit transporter dans cette chambre où il vous confia à mes soins.

" Il n'a pas craint de trangresser les ordres formels de ses chefs qui lui ordonnent de ne faire aucun quartier, sa nature généreuse n'a pu le décider à se conformer à des ordres si barbares.

" C'est un noble cœur, Senor, car déjà il l'a montré à mon égard.

" Je suis des vôtres en effet, mon frère est dans les rangs des nobles défenseurs de notre patrie opprimée, et seule dans cette hacienda je n'ai dû qu'à la protection de cet officier de n'être point molestée.

" Il y a dans toutes les nations de grands cœurs, la conduite de cet officier espagnol nous le prouve.

" Dépêchez-vous donc de guérir, grâce à la complicité de votre sauveur vous serez alors, libre d'aller rejoindre vos frères d'arme."

La convalescence d'Antonio fut de courte durée, la vigueur de sa constitution, sa jeunesse, comme aussi son ardent désir de reprendre sa place parmi les défenseurs de sa patrie, l'aidèrent à reprendre rapidement ses forces.

La jeune Cubaine continuait seule à s'occuper du blessé, se dévouant jour et nuit pour hâter sa guérison.

Carmencita, était bien certainement, l'un des types les plus remarquables de cette race cubaine si célèbre par la beauté de ses femmes ; ses grands yeux noirs qu'ombrageaient de longs cils, avaient malgré leur éclat, une douceur angélique ; petite, mais admirablement proportionnée, le moindre de ses mouvements, avait une grâce charmante, et il était impossible de la voir sans subir la troublante fascination de sa beauté.

Antonio n'avait jamais aimé, toutes ses forces, toute son âme, ils les avait consacrées à la libération de sa patrie, sa nature farouche l'avait instinctivement éloigné de tout contact féminin, mais l'affaiblissement de son énergie, conséquence inévitable de son affaiblissement physique, le laissait désarmé contre le tendre sentiment qui peu à peu germait en son cœur.

(A suivre)